



Cher Johny Pitts,  
Mesdames et Messieurs,

Le prix que nous célébrons aujourd'hui porte le titre de « Prix Européen de l'Essai ». Pour être honnête, ce que notre père fondateur voulait dire – et ce que nous voulons dire – en qualifiant ce prix d'« européen » n'est pas très clair. C'est comme la réponse d'Augustin d'Hippone à la question de savoir ce qu'est le « temps » : « Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. » Dans la pratique de notre jury, la notion d'« essai européen » évoque plutôt un faisceau de connotations qu'il ne désigne une entité sémantiquement univoque. À quoi peut bien faire référence l'adjectif « européen » ? Guère à la *nationalité* du lauréat, qui – si l'on se réfère à l'histoire de notre prix – peut tout aussi bien être d'origine culturelle orientale ou américaine. On ne peut pas non plus considérer que le prédicat « européen » se rapporte au *contenu* de l'essai couronné : cela impliquerait en effet une compréhension globale de ce terme, puisque les thèmes abordés par les lauréats vont de la théologie de l'Égypte ancienne aux défis modernes de la société, de l'urbanisme à la construction de l'identité. En fait, nous serions bien en peine d'expliquer ce que nous entendons ou excluons précisément par cette définition, d'autant plus que notre propre pays se prend souvent pour l'incarnation de l'esprit européen, pour ensuite montrer sa réticence à faire partie, ou apparemment même à être étroitement associé, à l'Union européenne – qui est après tout ce qui se rapproche le plus d'une compréhension sociopolitique de ce que l'Europe « peut » signifier.

Mais cette opacité sémantique semble se dissiper lorsque l'on regarde le lauréat de cette année. En effet, s'il est un livre que nous considérons tous comme européen par excellence, c'est bien *Afropéens. Carnets de voyage au cœur de l'Europe noire* de Johny Pitts. Je ne sais pas si, en tant qu'auteur, vous ressentirez nécessairement de la fierté à être officiellement gratifié d'euroanéité de la part d'un pays qui investit beaucoup d'énergie à essayer de convaincre le reste du monde que, bien qu'il soit situé au centre de l'Europe, sa vocation est la neutralité et l'universalité. Mais puisque j'ai eu le grand honneur de vous faire part de la motivation de notre jury, je dois être sincère et vous confronter à cette réalité fâcheuse : oui, à nos yeux, votre essai *Afropéens* est si typiquement européen qu'il reflète parfaitement le continent auquel nous aspirons : simultanément national et international, autoréférentiel et

auto-ironique, judéo-chrétien et éclairé, à la recherche d'une utopie et se satisfaisant d'une non-dystopie, blanchâtre mais non blanc.

Dans votre livre, vous – journaliste britannique d'origine euro-afro-américaine – analysez la situation des communautés noires en Europe comme résultante tant du colonialisme historique que de la diversité postmoderne. Le postcolonialisme européen, en particulier au Royaume-Uni, est en effet un discours culturel différent des études postcoloniales aux États-Unis. Lorsque vous parlez du « flou » qui affecte aussi bien ceux qui se considèrent comme européens que ceux qui ne le font pas, vous formulez en fait la principale différence entre les deux approches. Aux États-Unis, ce discours implique toujours l'attente d'une réparation des torts passés, ce que je définirais comme un « mode de compensation ». En Europe, où la communauté noire n'a pas de figures emblématiques auxquelles elle peut se référer, les choses sont différentes : au prisme de vos rencontres, vous montrez que le sentiment de la faute n'a pas encore pleinement pénétré l'arène de la politique quotidienne et qu'il commence seulement à affecter le discours culturel, par exemple dans la restitution des objets volés qui sont actuellement conservés dans les musées européens. Cette différence implique qu'il peut être plus facile pour un Européen non blanchâtre de développer un sentiment d'appartenance au projet européen. Votre livre a cette veine rassurante : il est difficile, mais possible et certainement souhaitable, d'être un Européen d'origine africaine.

C'est comme si vous aviez écrit ce livre en pensant à notre jury, cher Johny Pitts ; ce qui nous a semblé improbable, surtout après avoir réalisé que nous n'étions pas le seul jury auquel vous deviez penser en écrivant ce livre : dans un important salon du livre d'un autre pays européen encore plus grand que la Suisse – que nous nous plaisons parfois à qualifier de grand canton –, vous avez reçu un prix certes moins prestigieux que le nôtre, mais qui montre néanmoins que votre essai a définitivement touché une corde sensible de notre continent.

Ce qui nous impressionne et nous émeut à la fois, c'est aussi le sentiment de décadence discrète que vous semblez reconnaître à l'Europe contemporaine. Vous nous mettez subtilement en garde contre les vents du nationalisme qui soufflent sur le continent. « Voyager durant les mois d'hiver à travers les villes de l'Europe occidentale, écrivez-vous, m'a donné l'impression d'assister à un lent déclin, comme si le continent était tourné vers son passé et se divertissait avec une image de lui-même déformée et sentimentale. » Toutefois, contrairement à d'autres auteurs, vous ne vous contentez pas de nous *mettre en garde*, vous nous *rappelez* aussi l'histoire commune qui à la fois unit et sépare les deux continents composant la réalité afropéenne. Vos observations personnelles sur la noirité en Europe aujourd'hui, les descriptions des villes que vous avez visitées et les récits de certaines des personnes influentes d'origine africaine qui ont vécu dans ces lieux nous aident à *visualiser* – j'utilise ce terme à dessein – que la couleur a toujours appartenu à l'Europe. Mais en nous rappelant cette histoire commune peu commune, vous ne souscrivez pas au programme victimaire des études postcoloniales. Vous pointez du doigt la duplicité de l'Europe, sans la

délégitimer, réussissant ainsi un coup gagnant dans nos cœurs blanchâtres. Vous nous offrez des histoires d'affirmation de soi, en parlant au chanteur de reggae et poète Linton Kwesi Johnson ou en reconstituant les traces de figures anticoloniales telles que James Baldwin ou Frantz Fanon. Vous décrivez des communautés noires dans des endroits aussi divers que Paris et Lisbonne, dans leur négociation de diverses formes d'identité dans un continent qui semble accompagner émotionnellement leur quête, puisque l'Europe essaie elle-même de déterminer ce qu'elle veut être ou ce qu'elle peut se permettre d'être. Vous parlez de la noirité, mais vous abordez aussi la blancheur.

Ce faisant, sans oublier la souffrance quotidienne des millions d'Européens d'ascendance africaine, vous donnez aussi la parole à des cas de réussite individuelle, des Européens noirs « sans trait d'union », comme vous l'écrivez dans votre livre, sans « besoin d'ajouter métisse- ceci ou à moitié-cela ou noir-quelque chose ». Non à moitié européen, mais plutôt à la fois européen et autre chose. À un moment de notre histoire culturelle où les identités néo-romantiques semblent triompher, nous reconnaissons en vous un allié dans votre allégeance critique, mais indubitable, au modèle des Lumières, qui semble aujourd'hui moribond, dans lequel l'identité n'est pas seulement quelque chose dont on est le bénéficiaire, mais aussi quelque chose que l'on contribue à forger sur un mode assertif. Tout en acceptant la primauté du discours identitaire, vous élargissez en fait l'idée de noirité et, par la même occasion, celle d'identité britannique. Votre livre est donc moyennement dérangeant. Moyen au sens étymologique d'une médiation constante entre des positions potentiellement polarisantes. Et moyen dans un autre sens, puisque votre livre n'est ni un essai d'histoire ni un essai de sociologie, mais plutôt un essai sur la manière de réinventer ce genre en laissant émerger d'autres modèles de communication.

Loin d'être extrémiste, votre lecture de la réalité « afropéenne » évoque le compromis – et vous savez peut-être qu'il n'y a rien de plus suisse que le concept de compromis. Votre compromis est un vivre-ensemble dialectique de deux continents qui, de l'Antiquité, où l'Afrique jouait le rôle de colonisateur culturel (je suis égyptologue), à l'époque moderne, où les rôles ont été inversés, et au monde contemporain, où les distinctions ethniques sont revisitées de manière critique, ont partagé un destin commun. Et précisément parce qu'il remet en question un paradigme victimaire, votre livre représente une contribution véritablement européenne au discours du postcolonialisme. Pourquoi ? Parce qu'il dépasse la perspective binaire Nord-Sud des études postcoloniales traditionnelles, avec leur polarisation colonisateurs *versus* colonisés ou centre *versus* périphérie, et qu'il diversifie le programme de l'émancipation. Nous découvrons que cette « Europe de couleur », si je peux me permettre d'utiliser cette expression inappropriée faute d'un meilleur néologisme, est en fait le miroir des défis auxquels notre continent est confronté à une plus grande échelle : la nécessité de combiner diversité et quête d'unité, spécificités nationales ou locales et sens d'une mission commune dans le monde. Alors que les États-Unis nous apparaissent déchirés entre populisme

rebelle et *cancel culture* et que la Chine nous confronte à son souhait improbable de rechercher la proximité économique tout en reconnaissant l'abîme politique, le lien entre libéralisme socioculturel et économique apparaît aujourd'hui moins étroit que la tradition des Lumières européennes nous avait appris à le croire. *Afropéens. Carnets de voyage au cœur de l'Europe noire* nous aide à espérer que nous pouvons encore réussir.

Votre livre est moyennement dérangeant dans un troisième sens encore. Vous examinez les conséquences du colonialisme et de l'approche multiculturelle dans l'Europe d'aujourd'hui sans tenir compte des frontières disciplinaires. Vous n'êtes pas un spécialiste traditionnel des textes, ce qui fait de vous un essayiste idéal des images. En décrivant qui sont les Afropéens d'aujourd'hui et comment ils habitent et façonnent notre continent, en parcourant de nombreuses villes européennes, vous n'écrivez pas *des textes*, vous *peignez* plutôt *des images*. Et un regard sur l'émergence des smileys dans les écritures alphabétiques devrait suffire à nous convaincre que les images sont des vecteurs de charge émotionnelle plus proximaux que la connaissance textuelle, condamnée à rester distale. Dans les descriptions des villes européennes dans toutes leurs contradictions, la nature *visuelle* de votre récit devient particulièrement révélatrice. Fidèle à votre origine professionnelle, vous êtes plus cinéaste qu'écrivain. La nature iconique de votre prose est la raison du succès de votre essai. Vous réussissez à nous convaincre précisément parce que vous êtes un voyageur non seulement entre les lieux, mais aussi entre les conventions académiques.

Votre choix de ne pas examiner le rôle de la religion dans la vie afropéenne constitue également un baume pour notre âme éclairée mais déprimée. À une époque où l'islam est plus que jamais sous la loupe politique, ce qui pourrait être considéré comme une omission est en fait une bénédiction divine, car –c'est un autre signe de votre renégociation critique des prétendues identités – il y a en effet des différences plus pertinentes que la religion pour façonner la diversité européenne. Vous nous rappelez par exemple les différences majeures entre les cultures britannique et française dans la gestion de l'altérité ethnique. En tant qu'héritiers de la diversité culturelle de l'Empire britannique, les Noirs d'Angleterre sont plus confiants que ceux d'Europe continentale (« Nous ne sommes absolument pas une famille raciste » a naguère énergiquement affirmé le prince William). Cet aspect fait défaut en France, en Allemagne ou en Italie, où l'idéologie républicaine s'accommode mal d'une pluralité d'allégeances.

Votre compréhension de la dynamique de l'ethnicité et de la politique à Berlin me paraît un point particulièrement significatif. Tout en observant que l'un des bastions les plus typiques de la culture blanche a généré l'un des pôles les plus intéressants de la culture noire en Europe, vous montrez également comment les mouvements de gauche pourraient faire beaucoup plus pour être inclusifs envers les Noirs. Et vous êtes toujours assez prudent pour explorer des situations précaires, sans tirer de conclusions hâtives.

Aujourd'hui, nous sommes particulièrement heureux d'avoir aux côtés de Johny Pitts notre lauréat du Prix Européen de l'Essai 1999, Amin Maalouf, dont *Les identités meurtrières* sont citées en exergue du livre de Johny Pitts. S'inscrivant dans l'esprit d'Amin Maalouf, Johny Pitts décrit une réalité à voir et à attester, des parcours de vie fondés sur la tolérance et le respect de l'autre, des mondes dont les histoires se croisent et se fécondent, sans que les parties se connaissent ou se reconnaissent toujours.

C'est pourquoi *Afropéens. Carnets de voyage au cœur de l'Europe noire* peut aussi être considéré comme une étape importante dans la revitalisation du discours européen, peut-être même des rêves européens. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir jeté cette lumière sensible et passionnée sur un monde noir qui serait resté invisible pour beaucoup d'entre nous. À une époque où les dirigeants mondiaux renoncent au multilatéralisme et appellent à privilégier implacablement les frontières nationales, le caractère moyennement dérangeant de votre livre est ce qui peut arriver de mieux à l'Europe. Nous célébrons *Afropéens* comme votre voyage personnel, la scène sur laquelle vous avez monté votre pièce, mais nous le lisons aussi comme le substitut de notre espoir de naviguer sur la voie de l'avenir incertain de l'Europe. Notre jury est très honoré de vous décerner à l'unanimité le 43<sup>e</sup> Prix Européen de l'Essai.